

LE DERNIER GABARIER

Adapté d'après un conte de LUDA.

Cette histoire s'est passée à Casseneuil.

Avec ses maisons basses, avec ses ponts, son fameux chantier naval, ses chemins creux, ses sous bois, sa belle cascade et sa plage.

Si bien des choses ont disparu, le responsable, c'est PEYROU, le gabarier.

Il avait un compte à régler PEYROU. Une dette à payer, une promesse à tenir. Il l'a fait. Mais, avant, il faut que je vous explique.

Quand le goût de la navigation vous tient, il n'y a rien à faire - il faut qu'on navigue. Une fois marin, toujours marin, dit-on.

Il y avait des "gens de l'eau" sur le Lot. Des mariniers, des gabariers. PEYROU en était un, et des plus réputés. Personne ne savait mieux que lui guider la gabarre dans le courant. Personne n'était mieux au fait de tous les caprices de la rivière - "dormants" au calme trompeur, "mauvais pas" et "tombants" où plus d'un brave a trouvé la mort.

PEYROU le connaissait par coeur, son Lot, de Cahors à Aiguillon. C'est même pourquoi, le moment venu, il a pu se venger de lui.

Au commencement de cette histoire - voilà un peu plus de cent ans de ça - PEYROU vivait à Casseneuil, bien tranquille. L'hiver en bon compagnon charpentier, il construisait des gabarres, grandes barques à fond plat. Et deux fois l'an, au printemps et à l'automne, quand le Lot, gonflé d'eau, devenait comme on disait "marchand", PEYROU laissait là son tranchet et son rabot et se faisait marin.

On commençait alors à charger les gabarres de merrain - bois travaillé durant l'hiver, planches pour les barriques et échelas pour les vignes du Bordelais, toutes les femmes du pays oubliaient le sourire pour un bon bout de temps.

Gara, gara ; gabarier,
As la mort sous lous peds !
Gare, gare, gabarier, tu as la mort sous les pieds !

Pas pour rien que les petits vachers criaient l'avertissement au passage.
Pas pour rien que Maria oubliait de dormir tant que son homme était absent.

Il fallait attendre et attendre. Jusqu'à ce que les premiers arrivés là-bas, tout loin, à Bordeaux, déchargent les marchandises.

Du temps passait. Il y avait maintenant plus de sel que de poivre dans la moustache de PEYROU. Il y avait des rides en trop sur le visage de sa femme. Et il y avait le chemin de fer qui courait dans la plaine, qui transportait les marchandises - vite et bien. Mais le gabarier continuait à guider ses chalands sur le Lot.

PEYROU ne manquait pas d'aides, ni d'apprentis. Les gabarriers, c'était l'orgueil du pays, la tradition, l'honneur d'un vieux métier. L'habitude jouait aussi Tout continuait comme par le passé. Et il n'y avait pas de raison que cela finisse.

Ce printemps là, les hautes eaux sont venues de bonne heure. Et grosses ! Et les orages, tôt venus continuaient à grossir la rivière PEYROU n'était pas inquiet, lui. De quoi se serait-il alarmé ? Il le connaissait, son Lot. Malicieux oui, mais si beau et si bon ! Il suffisait de savoir le prendre.

Prends garde gabarrier ! Une rivière, c'est traître. Danger de manque d'eau, danger de trop d'eau. Quand la roche que tu connais si bien se fait invisible sous le flot gonflé, quand elle s'embusque dans les remous boueux, quand elle te guette au passage et agrippe ta gabarre par en dessous, et qu'elle en crève, d'un seul coup, le fond, prends garde gabarrier !

Ils étaient trois sur la gabarre de tête. PEYROU, un aide et un mousse-apprenti, un jeunot dont c'était le premier voyage. L'aide avait coulé à pic. PEYROU, qui s'efforçait de maintenir le mousse hors de l'eau, a eu le bras droit broyé contre la roche. Et le petit ne s'en est pas tiré. Il est mort le lendemain le pauvre minot, sans reprendre connaissance.

Sorti de l'hôpital, PEYROU pensait à son bras qu'on avait dû couper sous le coude. A tous les travaux qu'il ne ferait plus, jamais plus. Mais il avait surtout une autre pensée qui le rongait. Debout en haut de la pente qui descendait du Pech Neyrat, il disait au Lot.

- Écoute moi bien, toi ! De ce que tu m'as fait, je ne t'en veux pas. Mais le petit novice, pourquoi l'as-tu mangé, dis ? Il t'avait fait confiance, ce petit. Alors, écoute : ce petit, tu vas le payer. Et cher, parole de gabarrier ! Finie l'amitié, nous deux. Je t'empêcherai de faire du mal, entends-tu ? Espère un peu. On va bientôt te régler ton compte. Et même s'il faut attendre. un jour viendra où on te clouera le bec pour toujours.

..... Beaucoup d'eau a coulé avant que PEYROU puisse voir enfin son rêve réalisé.

Et puis, un jour, un homme est venu le voir, un monsieur de la ville. Ils ont discuté longtemps tous les deux, enfermés dans la maison. Puis ils sont partis se promener au bord de l'eau.

- T'as entendu Maria ? Je les ai bien aidés, qu'il a dit. Et ça c'est vrai ! Tout, je leur ai sorti. Tout ce que je savais, tous les secrets de la rivière.

Sans rien oublier, sans rien cacher. Les messieurs de la ville, ils en connaissent assez pour le dompter, maintenant.

Soudain, une grande nouvelle a couru : on va construire un barrage à Castelmoron !

Patient, PEYROU a attendu. Et puis, un jour de printemps, c'est arrivé. Vêtu de ses beaux habits du dimanche, le vieux PEYROU, presque centenaire se tenait sur le pont suspendu.

- Tu m'écoutes, toi ? C'est pour te dire adieu que je suis venu. Parce que tu vas payer pour tout le mal que tu as fait, pour le petit novice d'autrefois. J'ai tenu parole.



Oui, oui, tu peux pleurer, va ! Déjà, les gabarriers qui jouaient avec toi, c'est fini. Et bientôt il te va falloir travailler mon beau ! Faire ronfler les turbines, donner de l'électricité à tout le pays. Tu as vu la belle usine qu'on t'a construite ?

Oui, je sais, tu la regrettes ta liberté. Moi aussi, j'ai de la peine de te voir mettre en prison, qu'est-ce que tu imagines ? Seulement, il le fallait. C'est mieux pour tout le monde, et je l'avais promis au petit novice mort.

PEYROU, le dernier gabarrier d'Olt regardait les eaux monter, monter lentement, engloutir à jamais l'île de la Nougarède, la plage du moulin, la chaussée et l'écluse, son écluse qui, tant de fois, la manoeuvre finie, lui avait ouvert les chemins de la liberté.

•